

J'ai vu...



Comment le Premier anglais, Lloyd George, se délasse des soucis du pouvoir

J'ai vu.

UN TORPILLAGE EN ADRIATIQUE : L'ATTAQUE DU SOUS-MARIN ET DE L'HYDRAVION



L'hydravion allemand ramené dans un port italien.

Les marins du torpilleur recueillent les naufragés du mouilleur de mines.

La scène dont nous donnons ici deux documents, dont l'un surtout est étonnant à l'extrême, s'est passée le 17 juillet dernier près des côtes italiennes. Un mouilleur de mines français opérait, dans la matinée, à 12 kil. environ de P..., lorsqu'il reçut dans son avant une torpille qui lui causa une énorme voie d'eau. Plusieurs des hommes de l'équipage sauté-

rent par-dessus bord, les autres eurent tout juste le temps de mettre un canot à la mer. Un torpilleur qui croisait dans les parages, témoin de la catastrophe, se hâta au secours des naufragés, lorsqu'un hydravion énorme vint aussi survoler le porte-mines qui coulait. L'oiseau fut abattu par les canons du torpilleur qui recueillit ensuite à son bord les naufragés.



L'ANCIEN SOULIER DU TOMMY
C'est ce modèle que portaient les soldats de la méprisable petite armée du maréchal French lorsqu'ils débarquèrent en France, en août 1914.



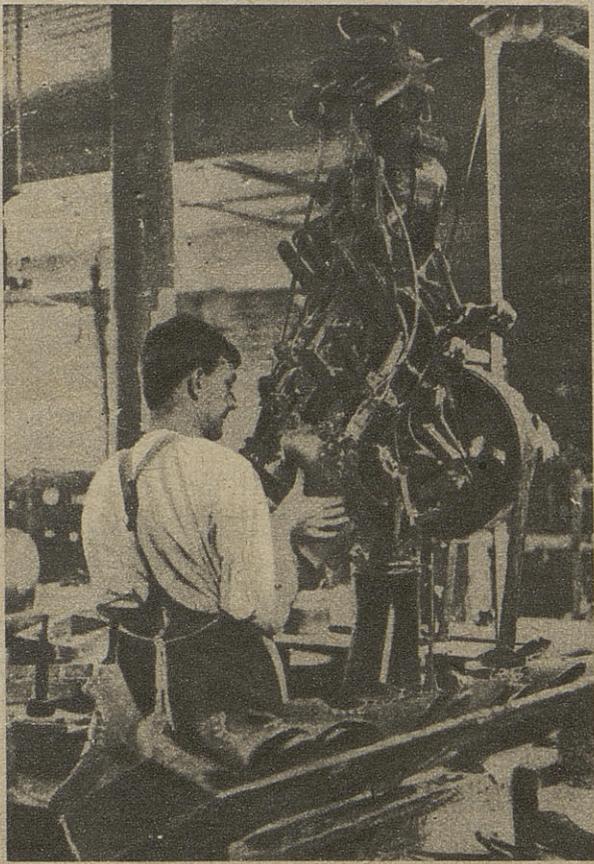
LE BRODEQUIN DU POILU
C'est avec ce brodequin fortement clouté que le soldat français a pu supporter sans broncher les pires fatigues, depuis Charleroi et la Marne.



LE NOUVEAU SOULIER DE TOMMY
Les millions de soldats de sir Douglas Haig sont tous chaussés aujourd'hui de ce soulier du type dit B-5, plus léger, plus solide que l'ancien.



LA BOTTE ANGLAISE
Portées dans les services actifs de l'armée britannique, ces bottes sont ajustées aux jambes par des lanières et des agrafes.



UNE MACHINE MERVEILLEUSE

Cette machine qui comprend 1 500 pièces est l'une des plus perfectionnées. L'ouvrier montant une tige la tient pour que la machine lui donne la forme qui emboîtera bien la cheville.



LA BOTTE DE L'AVIATEUR
Doublée de véritable laine de mouton, cette botte, qui se fixe avec des lanières, permet de supporter le froid des hautes altitudes.



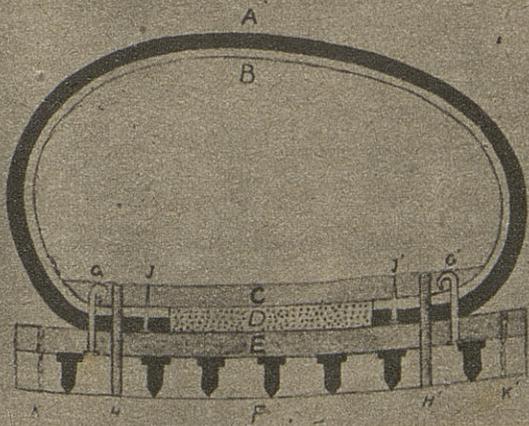
LE BRODEQUIN SERBE
C'est en Angleterre que se fabriquent les chaussures serbes. Ce brodequin s'attache avec des lanières au lieu de lacets.



LE BRODEQUIN ITALIEN
Un million de paires de souliers viennent d'être livrées à l'armée italienne par les manufactures anglaises en attendant d'autres.



LE BRODEQUIN RUSSE
Six millions de paires de brodequins ont été confectionnées en Angleterre pour les soldats de la nouvelle république slave.



COUPE D'UN BRODEQUIN ANGLAIS

A. Tige extérieure. — B. Doublure. — C. Semelle intérieure.
— D. Bouchon. — E. Sous-semelle. — F. Semelle extérieure.
— G. Pointes en cuivre reliant les trois semelles.



LE SOULIER ALLEMAND
Ce n'est pas la grosse botte classique. Mais ce soulier renforce la réputation de solidité de la chaussure allemande.



A TRAVERS LES RAYONS X
On voit ici un brodequin confectionné à l'aide de métal rivé consolidé avec des clous. Les attaches apparaissent nettement.



LES SANDALES D'UN CAFRE
Cette sandale de cuir est celle d'un soldat natif africain qui prit part à l'expédition du Cameroun, dans les colonnes anglaises.

**LES CHAUSSURES
DES COMBATTANTS**

LITTÉRATURE DE GUERRE

RETOUR DE VACANCES

La petite boutique de charbonnier qui avait été close pendant le mois d'août s'est entr'ouverte ce matin M^{me} Rouquette s'applique à faire briller le zinc de son comptoir et mettre en ordre les bouteilles de son étagère. M. Rouquette, lui, fume sa pipe sur le seuil, il a un pantalon qui fut blanc, des souliers de tennis, une ceinture de cuir, une chemise de cellulaire. Il n'a pas l'air de le faire exprès et cependant il s'amuse à faire jouer le soleil sur l'or d'une large chevalière qui encercle un gros doigt.

La concierge de la maison sort en traînant sa boîte à ordures. C'est une femme qui a des prétentions et une maladie d'estomac. Elle aperçoit son locataire dont la carrure bouche la porte du magasin.

LA CONCIERGE. — Pour une bonne surprise c'est une bonne surprise. Vous voilà revenu !

ROUQUETTE, satisfait et large, avec un indigne accent. — Les meilleures choses ont une fin ; c'est le premier septembre, nous voilà à notre poste.

LA CONCIERGE, qui veut se montrer spirituelle. — Si l'hirondelle annonce le printemps, quand on vous voit on peut dire que l'hiver ne va pas tarder.

ROUQUETTE, indifférent. — Peuh ! L'hiver à présent, je m'en moque !

LA CONCIERGE. — N'empêche que vous voudriez bien qu'il gèle tous les jours de l'année...

ROUQUETTE. — Ça m'est égal !

LA CONCIERGE. — Vous avez passé de bonnes vacances ?

ROUQUETTE. — Satisfaisantes, mais à Deauville, la vie est chère quand on veut tenir son rang !

LA CONCIERGE, entendue. — A ce qu'il paraît qu'on dansait le tango, là-bas ?

ROUQUETTE, blasé. — Oui... Madame Rouquette s'y est essayée... Ça ne vaut pas la bourrée.

LA CONCIERGE. — C'est plus distingué.

ROUQUETTE. — C'est bien surfait... Enfin, on ne peut pas dire que nous nous soyons ennuyés.

LA CONCIERGE. — Et la mer ?

ROUQUETTE. — La mer ?...

LA CONCIERGE. — Oui... enfin l'océan... la Manche ?

ROUQUETTE, avec un geste rétréci. — C'est de l'eau !

LA CONCIERGE. — Qui remue ?...

ROUQUETTE, tirant une longue bouffée de sa pipe. — Oui... des vagues... comme on dit...

LA CONCIERGE. — Vous vous êtes baigné.

ROUQUETTE. — On ne se baigne pas à Deauville !

LA CONCIERGE. — Vraiment... Alors qu'est-ce que vous avez fait ?

ROUQUETTE. — Madame Rouquette est montée à cheval.

LA CONCIERGE. — Sur un vrai cheval ?

ROUQUETTE, cherchant à ne pas montrer d'ostentation. — Oui... comme toutes les femmes chic.

LA CONCIERGE. — Ben vrai ! et vous ?

ROUQUETTE. — Moi j'ai joué au chemin de fer !

LA CONCIERGE. — Vous... vous passiez votre temps à la gare ?

ROUQUETTE. — Non... au cercle... comme les gentleman.

LA CONCIERGE, qui n'y comprend rien. — Oui... on a des surprises, quand on est nouveau riche... Alors ce chemin de fer, qu'est-ce que c'est.

ROUQUETTE. — C'est un jeu de hasard... comme le piquet et la manille ; on appelle ça chemin de fer parce qu'on perd beaucoup plus vite.

LA CONCIERGE. — Vous avez beaucoup perdu, Monsieur Rouquette ?

ROUQUETTE, avec satisfaction. — Non... quand j'ai eu bien compris le jeu, j'ai triché... (Il rallume sa pipe après avoir frotté une allumette d'un geste vif sur sa cuisse droite.) Il y a la manière.

LA CONCIERGE, qui en a assez d'être éblouie. — Et alors maintenant vous allez vous occuper d'avoir du charbon.

ROUQUETTE. — Non !

LA CONCIERGE, avec un sourire figé. — Comment ?

ROUQUETTE. — Je dis non !

LA CONCIERGE. — Vous allez céder votre fonds ?

ROUQUETTE. — Non !

LA CONCIERGE. — Alors ?

ROUQUETTE, tapant sa pipe contre sa semelle pour la vider. — Madame Piedalue, vous m'avez toujours paru une femme assez intelligente. Pourquoi voulez-vous que je perde mon temps à vendre du charbon ?

LA CONCIERGE. — Mais il me semble que vous n'avez pas eu trop à vous plaindre l'an dernier. Mon petit doigt m'a dit que vous aviez réalisé des bénéfices assez coquets.

ROUQUETTE. — Les années se suivent et ne se ressemblent pas ! L'an dernier il a fait si froid que les clients étaient disposés à tous les sacrifices. Le moindre margotin valait le prix d'un stère et Dieu sait combien on pouvait demander d'un sac d'anthracite ! La Seine a failli geler, la Seine a failli déborder ; c'était le bon temps ! Nous avons eu un hiver inespéré, Madame Piedalue, mais maintenant c'est fichu !

LA CONCIERGE. — Qu'en savez-vous... auriez-vous des idées sur le temps qu'il fera cet hiver ?

ROUQUETTE, tout rond. — Non, mais je m'en moque.

LA CONCIERGE, aigre. — Auriez-vous fait une telle fortune...

ROUQUETTE. — Non, mais si je prétendais vendre cet hiver du charbon, le feu n'en vaudrait pas la chandelle !

LA CONCIERGE. — Je ne vous comprends pas, Monsieur Rouquette !

ROUQUETTE, qui tout à coup se met en colère. — Vous savez bien que je suis victime d'une infamie... vous savez bien qu'il y a la carte de charbon !

LA CONCIERGE. — Sans doute, mais vous êtes charbonnier, et c'est chez vous qu'on viendra s'approvisionner.

ROUQUETTE, hors de lui. — Oui, on viendra chez moi ; mais moi, Rouquette, je ficherais les clients à la porte ; car je veux bien à la rigueur vendre du charbon, mais je veux le vendre à mon prix et non pas au prix qu'impose le règlement. Comment, on va m'obliger à donner (je dis : donner, Madame Piedalue), mon tout-venant à un prix qui sera fixé par un gouvernement qui ne tient aucun compte des bénéfices que j'ai pris l'habitude de faire ! Comment, je gagnerai cent petits malheureux sous par tonne alors que l'an dernier je gagnais trois cents pour cent ! Croyez-vous que je vais faire un effort — vous Madame Piedalue qui êtes assez intelligente, je le répète, — pour le plaisir de donner satisfaction à des gens qui ont pris l'habitude de me traiter de voleur, et ça parce que, l'an dernier, je me mettais à peu près à leur disposition, avec bienveillance, quand le vent du Nord pinçait ferme et que la neige couvrait les toits ! Non, Madame Piedalue ! je suis pour la liberté, si ce n'est pour la fraternité, et, s'il se trouve des clients glacés à qui je rends service, je veux du moins leur faire apprécier ce service en l'estimant à un prix équitable, — pour moi ! Du moment que l'on me dit : « Rouquette, tu vendras ton charbon tel prix ! » je réponds : « Rouquette, qui est un homme libre, n'a peut-être pas le droit de vendre son combustible le prix qu'il veut, mais il a tout de même le droit de ne pas en vendre du tout !

LA CONCIERGE. — Mais c'est effrayant ce que vous dites là ; si tous vos collègues font comme vous...

ROUQUETTE. — Nous allons nous syndiquer, et vous allez voir !

LA CONCIERGE. — Mais on vous forcera à vendre votre marchandise !

ROUQUETTE. — Non ! parce que si l'on

s'obstine à m'embêter, je partirai sur la Côte d'Azur...

LA CONCIERGE. — Sans doute vous êtes riche, mais pourquoi ne pas préférer gagner un peu à ne rien gagner du tout ?

ROUQUETTE. — J'ai des principes... D'ailleurs (un sourire machiavélique), je les aurai !

LA CONCIERGE. — Qui ?

ROUQUETTE. — Les clients !... J'ai une idée de génie.

LA CONCIERGE. — Vous êtes un homme de ressource.

ROUQUETTE, s'écartant un peu de la porte. — Regardez ce que fait M^{me} Rouquette.

LA CONCIERGE. — Elle nettoie la boutique.

ROUQUETTE. — Elle astique le zinc, et je vais vous révéler mon secret. Le charbon est taxé, mais l'alcool ne l'est pas. Vous pensez bien que j'ai les provisions qu'il faut de l'un et de l'autre ; quand un client viendra chercher du charbon en m'exhibant sa carte, je lui dirai que je n'en ai pas, mais que s'il consent à acheter deux litres de tord-boyaux, peut-être parviendrai-je à lui en procurer. Vous me suivez ? le litre de tord-boyaux — et les décrets m'obligeant à les vendre par couple, — me reviendra à trois francs, mais qui m'empêche, dans un but nettement antialcoolique, à vendre ce cognac de fantaisie quinze francs ou vingt francs la bouteille ? Je ne vendrai mon charbon qu'au prix légal, mais je gagnerai sur l'alcool ce que je ne gagnerai pas sur le combustible, et en gagnant une vingtaine de francs sur deux sacs de têtes de moineau qui, avec les cailloux, les détritrus, le poussier, les ordures et tout ce que j'y mêle, feront tout juste quatre-vingts kilogs, je rétablirai l'équilibre de mes bénéfices et rouslerai une fois de plus le consommateur.

LA CONCIERGE. — M. Rouquette, vous êtes le diable.

ROUQUETTE. — Non, je suis charbonnier !

LA CONCIERGE. — Mais pensez-vous que les clients consentiront...

ROUQUETTE. — Je les attends à la première gelée blanche (à sa femme.) Frotte, frotte, Clémentine, après cet hiver-là, nous nous retirerons au pays avec la satisfaction d'avoir vécu notre vie !...

ROBERT DIEUDONNÉ.

UNE SEMAINE DE GUERRE :

Du 12 au 18 Septembre.

MERCREDI 12 SEPTEMBRE. — Le ministère Painlevé est constitué.

JEUDI 13. — L'Argentine donne ses passeports au ministre d'Allemagne.
— Korniloff offre d. se rendre.

VENDREDI 14. — Reprise de l'activité russe dans la direction de Riga.

SAMEDI 15. — Kerensky exerce la dictature.
— Sur le front de Meuse, les Français enlèvent le bois des Caurières que les Allemands avaient repris.

DIMANCHE 16. — La République est proclamée en Russie.
— Korniloff se rend à Kerensky.

LUNDI 17. — La réponse des empires centraux au pape est remise au nonce du pape à Munich.

MARDI 18. — Reprise des Chambres françaises : déclaration ministérielle de M. Painlevé.
— Demande de poursuites contre M. Turmel.
— Grande activité d'artillerie dans le b. is des Fosses, près de Verdun.

LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

? ? ? ?

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit par GERARD BAUER

Elle se recula pour laisser passer l'homme plié sous le faix et dont la peau semblait fumer au soleil... Elle pensa encore :

— Il porte sa misère... Il est lâche... Nous sommes tous lâches... Puis elle rentra chez elle, résignée.

CHARITRE VI

FRAGMENTS DU JOURNAL DE LEVENSKI

« Ce que je redoutais est survenu. Nous avons commencé notre œuvre sanglante. Nous avons entamé la lutte inégale où nos victoires sont faciles mais tragiques. J'ai vu un marin ennemi dont nous avions crevé le bateau s'accrocher aux bastingages de l'U-51; j'ai entendu Hartig donner des ordres de plongée et emporter au vert royaume de la Mort cet homme qu'il eût pu sauver. Mon cœur s'est douloureusement serré. Je suis décidément un bien piètre homme de guerre. J'ai le courage de risquer ma vie mais il me manque celui de sacrifier celle des autres. Je comprends la bataille où chacun dispose des mêmes armes; celle contre un adversaire désarmé me révolte à l'égal d'une injustice.

« Cependant nous continuons notre voyage. Un incident dramatique, puis un combat où nous faillîmes être éperonné ont excité l'appétit de vengeance d'Hartig. Hier, au large du golfe de Gascogne, nous avons coulé un sardinier avec dix hommes d'équipage. Les dix pêcheurs se sont réfugiés dans une barque... La mer était grosse. Hartig leur a laissé la liberté et la vie. Mais seront-ils arrivés jusqu'à terre? Tandis que le sous-marin s'éloignait je les regardais ramer vers la côte. Leur embarcation fragile était soulevée par les vagues et des paquets de mer entraient dans leur barque... Je les ai suivis des yeux le plus longtemps que j'ai pu et, quand ils ont disparu à l'horizon, je leur ai souhaité une bonne chance, du fond de moi-même...

« J'ai peut-être tort de confier à ce cahier que vous lirez plus tard ces sentiments qui expriment la débilité de mon cœur et révèlent ma faiblesse. Les femmes n'aiment pas les êtres faibles. Elles admirent la force et l'homme rude les séduit davantage que le tendre. Mais je veux vous croire, je

vous crois différente des autres, Maria. Parfois j'ai vu passer des lueurs de tendresse et de bonté dans vos yeux. Il est impossible que vous ne me compreniez pas, que vous n'excusiez pas mon attitude. J'aimerais mieux vous perdre que d'apprendre que vous pouvez aimer un Hartig! Et pourtant cette force brutale, cette autorité farouche, ce mépris de la faiblesse ont de la séduction pour beaucoup d'humains.

« A mesure que nous approchons des mers d'Espagne le climat se fait plus doux, l'air est moins vif. On sent tout le charme du Midi vous envelopper. Le matin de bonne heure je suis monté sur le pont où Hartig se trouvait déjà. Le soleil grandissait à l'horizon, inondant les mers d'une lumière chaude et dorée. J'éprouvais une sensation de paix et de bien-être. La nature était clémente et belle et vous invitait à la rêverie. Croyez-moi, Maria, j'ai ressenti douloureusement la guerre et votre absence en un tel moment, j'ai dit à Hartig :

— « Que c'est beau!

« Il m'a répondu :

— « C'est une beauté mièvre. Le soleil est un trompeur qui donne une feinte douceur aux choses rudes; c'est un enchanteur qui dissout les énergies, émiette les volontés. J'aime mieux notre ciel du Nord, lieutenant, sa lumière de plomb, ses brumes d'où sont sortis les hommes de lutte aux larges épaules, à l'esprit décidé... Les grands empires ensoleillés n'ont jamais duré... Toujours un moment est venu où ils se sont décomposés... Ah! le soleil... vous aimez le soleil vous! »

« Il m'a fait ces réflexions d'une voix sèche où passait parfois du dédain...

Deux jours plus tard huit heures du matin, le ... juin 1916.

« Nous approchons de notre but. Qu'allons-nous faire, en Espagne? Je l'ignore pres-

que absolument. Hartig m'a dit : « Nous allons voir un de nos agents. » Il ne m'a pas confié où ni qui. Le rencontrerons-nous sur la côte ou sur mer? Aborderons-nous dans un port? Je ne sais. Depuis hier Hartig consulte ses cartes et nous nous sommes rapprochés de la côte. Nous traversons lentement cette baie de Biscaye si charmante, si jolie de couleur, si mollement découpée dans la terre chaude. Cette nuit nous marchons en surface avec prudence lorsque nous avons aperçu au loin des points lumineux. C'étaient les feux d'une ville, de San-Sébastien sans doute... J'ai songé que ceux qui se trouvaient dans cette ville, étrangers à la rude besogne que nous faisons, étaient des êtres fort heureux. Mesurent-ils seulement leur bonheur? Un sage conseil commande au misérable de découvrir plus misérable que lui (ce qui n'est pas difficile), pour supporter plus aisément sa misère. Mais c'est un conseil qu'on ne suit pas. A l'heure même où j'étais sur mon pont à souffrir de la guerre et de votre absence, en face de moi, dans ces maisons riches et lumineuses, d'autres êtres se croyaient à coup sûr les plus malheureux du monde parce que la vie n'accomplissait pas tous leurs désirs... J'étais là. Je regardais l'eau noire. Un timonier de quart était à l'avant du navire, un autre à l'arrière. C'étaient les seuls témoins de mes réflexions : deux hommes auxquels je n'avais à parler que pour leur donner des ordres... Je ne pouvais marcher plus de quatre mètres sur cette passerelle et il fallait revenir m'asseoir dans cette prison d'acier, cet instrument diabolique, aveugle et mortel... Tandis que là-bas... là-bas... c'étaient les orangers, les arbres en fleurs, c'était la paix, la douceur de vivre, ç'aurait pu être vous que j'aime, Maria, assise à côté de moi, dans un fauteuil profond, sur une terrasse parfumée. Vous auriez pu incliner votre tête brune et douce sur mon épaule... Et j'étais là. Et je songeais au mot de la

prêtresse de Delphes :
« Quand les rêves ne se sont pas réalisés c'est qu'ils n'étaient pas assez beaux. » Celui que je fais est beau cependant, et je veux de toutes les forces de mon cœur qu'il se réalise.

Le lendemain.

« Hier soir, à neuf heures, von Hartig m'a dit :

— « Je vous demande de rester près de moi. C'est cette nuit, à onze heures, que nous



L'embarcation des dix hommes d'équipage du sardinier coulé était soulevée par les vagues.

rencontrerons notre agent. Depuis deux jours j'ai ralenti notre marche car nous étions un peu en avance et je craignais qu'il ne fût pas arrivé au poste où il devait attendre notre signal. J'ai fait passer un sans fil ce soir, à sept heures. J'ai obtenu la réponse : il sera là.»

« Il me montra un siège.

— « On va s'asseoir. Nous avons deux heures excellentes à passer et rien à craindre. Pourrait-on être mieux qu'ici?... Tenez, il faut bien faire les choses, et nous allons prendre le café sur la passerelle...

« Il donna des ordres puis ouvrit son porte-cigare et me tendit l'étui. Je refusai d'un signe de la main.

— « Ah! c'est vrai, vous ne fumez pas le cigare... Mauvaise habitude... Que fumez-vous? Descigarettes? Du tabac blond?... d'Orient naturellement?... Amateur de soleil et de l'Orient, vous êtes incorrivable!

« Pour la première fois, Maria, il m'a semblé que cet homme souriait. Il ajouta :

« — Ne disons pas de mal de l'Orient. Nos amis les Turcs ont des qualités. Et puis ce sont nos amis... Nos amis et... nos alliés!

« Il s'arrêta pour allumer son cigare à une mèche d'amadou et, quand il eut tiré trois ou quatre bouffées :



Tandis que là-bas, j'aurais pu être vous que j'aime, Maria, assise à côté de moi dans un fauteuil profond, sur une terrasse parfumée. Vous auriez pu incliner votre tête brune et douce sur mon épaule.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Chargée par la police secrète de surveiller les agissements des officiers de la marine allemande, une jeune femme, Maria Lesser, avait dénoncé le lieutenant de vaisseau d'origine polonaise Levinski comme témoignant une vive répugnance contre les procédés de guerre sous-marine. Et pour le guérir de cette répugnance, Levinski est embarqué comme second à bord d'un sous-marin, l'U-51, que commande un hobereau prussien, von Hartig, qu'il déteste profondément et qui de plus a été jadis l'amant de Maria Lesser, alors que celle-ci fréquentait les bars de San Pauli. Or, Maria Lesser, aimée par Levinski qui durant la croisière du sous-marin ne cesse de lui envoyer le journal de sa vie quotidienne, est complètement gagnée par cette affection et, écartée par la besogne infâme qu'elle accomplit, elle veut rompre avec son passé. Elle fait part de sa décision à von Richter, le chef du service d'espionnage, mais celui-ci refuse obstinément sa démission, la menaçant, si elle persiste dans sa détermination, de tout révéler de sa vie au lieutenant Levinski.

— « Vous avez manqué une occasion au commencement de la guerre. Il fallait vous faire embarquer sur le *Gaben*... C'eût été pour vous un délicieux voyage.

« Il parut satisfait de cette réflexion. Il regardait la côte que bientôt il montra de la main.

— A droite dans cette direction, à quelques milles seulement, me dit-il, nous avons Santander mais nous ne pouvons point le voir, car le port est bien abrité dans un goulet. Ici, devant nous, dans cette baie où nous nous enfoncerons tout à l'heure, se trouve Santóna ; c'est une place forte de la Vieille-Castille, bien construite et capable de résister à une attaque du temps où l'Espagne se batta-

— « Vous ne souhaitez pas la voir se battre aujourd'hui?

— « Et pourquoi?

— « Parce qu'elle lutterait contre nous.

— « En êtes-vous sûr? D'ailleurs, ce n'est pas la question... L'Espagne, si elle était une nation forte, devrait se jeter dans le conflit... Pour ou contre nous, selon ses intérêts, et c'est à elle de les peser... ce n'est pas à moi... Mais, dans une partie comme celle qui se joue à cette heure, il est coupable et néfaste pour une nation de rester hors de la lutte. C'est achever sa décadence... Vous oubliez qu'il fut un temps où l'Espagne gouvernait le monde... C'est loin. Elle aurait pu, elle pourrait reconquérir son rang, mais ces conquêtes-là ne se font qu'au prix du sang.

— « Un pays faible a tout à gagner en restant hors de la lutte, en n'épuisant pas ses forces vives, en ne les jetant pas dans le gouffre de la guerre.

— « Vous tenez le raisonnement détestable de la faiblesse et du moindre effort. Un pays qui aura lutté sortira grandi de la lutte.

— « Même vaincu?...

— « C'est à lui de ne pas l'être... Mais serait-il vaincu que sa défaite ne signifierait pas sa perte... au lieu que ton abstention achèvera sa dépendance, accroîtra sa faiblesse, précipitera sa mort... Cela c'est une théorie générale qui est

absolue... Du moins je la tiens comme telle. Pour ce qui est de l'Espagne, Dieu m'est témoin que, en tant qu'Allemand, j'en désire pas la voir prendre les armes contre nous et je m'emploie d'ailleurs, dans une faible mesure, à l'en empêcher... Mais il n'est pas vrai pour cela que ce soit son intérêt... Si les portraits des rois d'Espagne qui sont au Palais Royal pouvaient parler, sans doute tiendraient-ils un langage comme celui que je vous tenais tout à l'heure... Ils sont muets. Et d'ailleurs personne ne les interroge plus.

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

LES MEMBRES DU MINISTÈRE PAINLEVÉ



Au premier rang, de gauche à droite : MM. Fernand David (Agriculture), Claveille (Travaux publics), Chaumet (Marine), Paul Péro (Justice), Louis Barthou (Ministre d'Etat), Léon Bourgeois (Ministre d'Etat), Painlevé (Présidence du Conseil et Guerre), Ribot (Affaires étrangères), Doumer (Ministre d'Etat), Jean Dupuy (Ministre d'Etat), Klotz (Finances), Steeg (Intérieur), Loucheur (Armement). — Au second rang, de gauche à

droite : MM. A. de Monzie (Sous-Secrétaire Marine), V. Peythal (S.-S. Intérieur), Daniel Vincent (Instruction publique), Godart (S.-S. Santé), Besnard (Colonies), Dalimier (S.-S. Beaux-Arts), Clémentel (Commerce), Bourély (S.-S. Finances), Renard (Travail), Mourier (Adm. de la Guerre), Morel (S.-S. Commerce), Masse (S.-S. Contentieux, Just. Milit. et Pensions), Duménil (S.-S. Aviation), Loag (Ravitaillement), Breton (S. S. Invention).

J'ai vu.

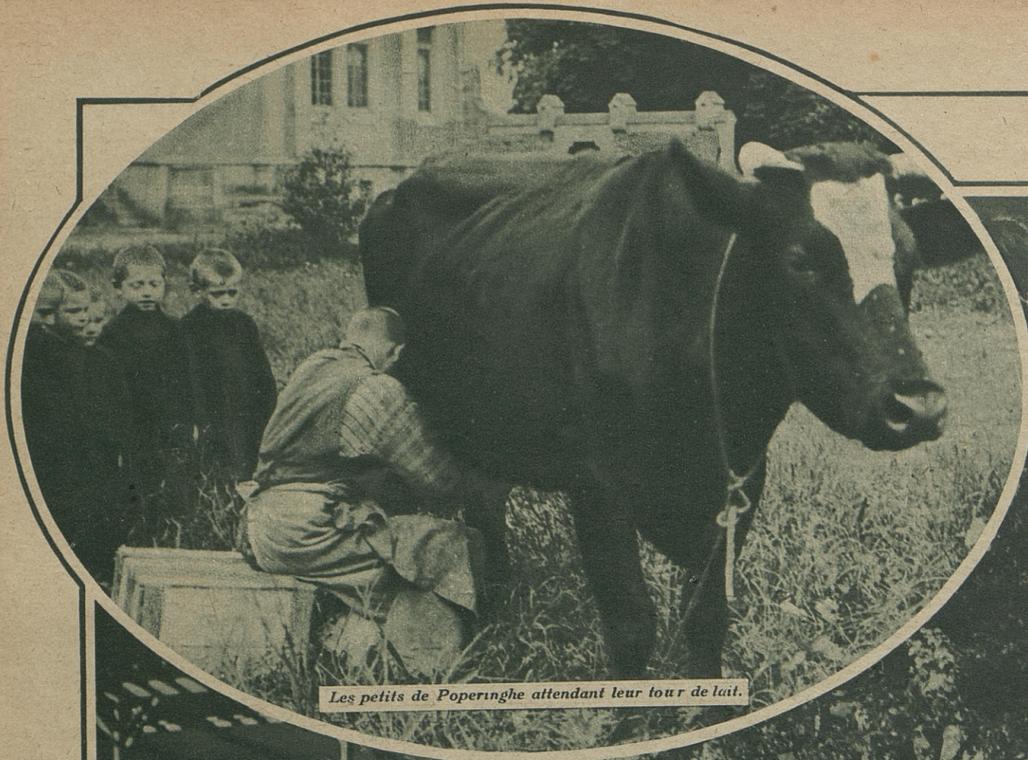
VERDUN N'EST PLUS SOUS LES CANONS.
LE DERNIER INCENDIE DE LA VILLE



Pendant longtemps les Allemands, dans leur rage de n'avoir pu s'emparer de Verdun malgré leurs 2000 pièces de canons et les 500 000 hommes qu'ils y ont délibérément sacrifiés, noyèrent l'héroïque cité sous leurs obus lourds. L'éclatement incessant des projectiles réduisit toute vie à n'y être plus que souterraine. Maintenant que

nos troupes ont élargi la défense et ramené l'ennemi aux positions qu'il occupait avant sa fameuse ruée de février 1916, on vit en plein jour à Verdun et le drapeau tricolore peut flotter librement au fronton de l'hôtel de ville ou de ce qu'il en reste encore. Voici une photographie prise de nuit, du dernier incendie allumé par les obus allemands.

LES ŒUVRES AMÉRICAINES DES " MAISONS DES FLANDRES "



Les petits de Poperinghe attendant leur tour de lait.



Les enfants jouent sur la pelouse en ramassant des plantes médicinales.



Les pupilles de l'œuvre de Groslay jardinent.



A la maison de l'Abbaye de Montsult

L'Amérique, comme la France, a toujours pensé que la grande victime de la guerre, la plus innocente comme la plus pitoyable, était la Belgique qui subit le sort que l'on sait pour être demeurée fidèle à son pacte. Aussi les Américains ont-ils multiplié leurs œuvres d'assistance à la Belgique. La plus intéressante est celle des " Maisons des Flandres " qui comprend des crèches et des lieux de repos pour les hommes, les femmes et les enfants d'origine flamande. Voici, dans le grand parc où ils goûtent la joie de vivre au grand soleil les derniers beaux jours de

septembre, les pupilles de l'œuvre de Groslay. Ce sont, à de rares exceptions près, de tout petits réfugiés de Poperinghe et de ces villes charmantes de la Belgique riante et gaie d'autrefois. Sous les grandes futaies, au bord d'un gai ruisseau, le long des allées bordées de statues, les petits Belges se sentent presque chez eux, buvant du bon lait bien frais, cueillant des fleurs et jouant au soleil. N'y ont-ils pas trouvé, avec les mêmes paysages charmants de leurs premières années, la chaude tendresse des Sœurs qui, pour ces pauvres petites victimes, s'est faite encore plus maternelle ?

J'ai vu.

QUE SERA LA MODE D'AUTOMNE?

Pour les formes, les jupes seront plus étroites : 3^m50 de tissu en grande largeur fourniront un costume entier. Comme étoffes, surtout des ratines, des duvetines, du velours de laine, de l'épaisse cheviotte, du drap. Presque toutes les jupes seront plissées, non pas entièrement, mais en partie, et elles tomberont un peu plus haut que la cheville, car la jupe courte est démodée comme d'ailleurs la bottine à tige haute. Les jaquettes seront également plissées, à taille longue, très rehaussées de passementeries sombres. Pour les fourrures, beaucoup de renard, surtout du noir, mais pas de clair.

La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téraumont RAVENGAR est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90.

BAIN DE PIEDS JAPONAIS
Rougeurs, Irritation, Sueur, Mauvaise odeur
 30
 Pharmacie Parisienne, Toulouse & Principales Pharmacies

FORCES INCONNUES
 AVEC 18 RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 100. GRATIS.

Vient de paraître :
L'ÉNIGME DE CHARLÉROI
 par Gabriel HANOTAUX
 de l'Académie Française.
 ancien Ministre des Affaires Étrangères.
 Un vol. in-18, 128 pages, 4 cartes. 1 fr. 50
 L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, r. de Provence, Paris

CAPVERN

(HAUTES-PYRÉNÉES)

A 15 heures de Paris, à 10 heures de Bordeaux, à 2 heures de Toulouse, à proximité de Bayonne, de Luchon et de Lourdes

Station célèbre de vieille date pour la grande efficacité de ses eaux — N'a pas de similaire.
 — Eau de table non gazeuse, légère et digestive, d'un goût agréable, ne troublant pas le vin.

ÉTABLISSEMENT OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Saison du 1^{er} Mai au 31 Octobre

NOUVEAU CONCESSIONNAIRE

Améliorations considérables. Nouvelles et luxueuses installations avec tout le confort moderne.

EXPORTATION IMPORTANTE D'EAU en BOUTEILLES toute L'ANNÉE

EAUX CALCIQUES — Température 24°

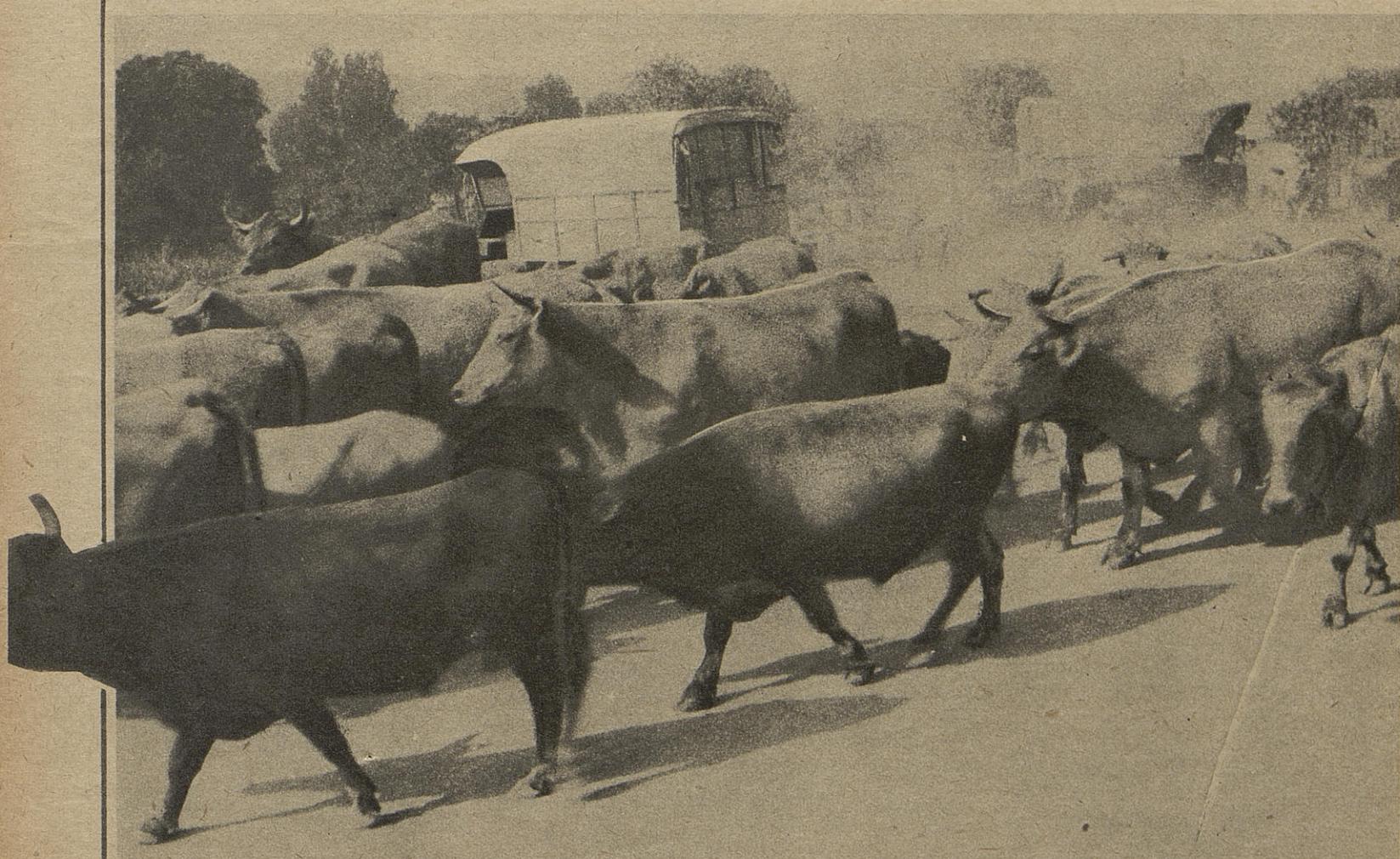
DIURÉTIQUES, LAXATIVES, DÉPURATIVES, RÉSOULTIVES, TONIQUES ET RECONSTITUANTES

Souverains dans : Gravelle urinaire et Coliques néphrétiques, Gravelle biliaire et Coliques hépatiques. Affections des Reins, de la Vessie, des Voies urinaires, Engorgements du Foie et des Voies biliaires, Goutte, Diabète, Affections rhumatismales et arthritiques, Affections de l'Estomac, de l'Intestin, du Foie et des Voies biliaires, États hémorrhoidaires, Affections de la matrice, Troubles de la menstruation (Étouffements et Vapeurs, Age critique), Anémies diverses, États nerveux divers, Neurasthénie.

HOTELS DE PREMIER ORDRE

J'ai vu.

LE R. V. F. SUR LES COTES DE MEUSE



Sur le front, les restrictions alimentaires n'existent pas pour les poilus. Pour bien se battre, il leur fait du « cœur au ventre ». Les braves riz-pain-sel s'acquittent d'ailleurs à merveille de leur tâche, et les combattants n'ont jamais eu faim. Et c'est un peu pour qu'ils aient toujours le rata réconfortant que les jours sans viande ont été institués à l'arrière. Tous les matins, dans

la gare de ravitaillement de chaque corps d'armée, des trains amènent d'immenses troupeaux de bœufs et de moutons. Ce sont les 400 grammes de ration quotidienne de chaque soldat qui arrivent « sur pattes » et qui, dirigés sur les centres d'abat, sont mis à mort avant d'être transportés par les autobus, si chers aux Parisiens, assurant le R. V. F. ou ravitaillement en viande fraîche.

LA CHASSE A L'HOMME

Quel fut pendant la guerre le sort des populations envahies? Que devinrent les soldats qui, lors de la retraite de Charleroi, étaient restés en arrière des lignes? Voici sur ce sujet, qui ne trouvera personne indifférent, quelques témoignages d'une authenticité incontestable. Ce sont, en effet, des affiches, des placards, des avis rédigés par les occupants eux-mêmes : commandants d'étapes, chefs de district, généraux en chef. On jugera d'après ces documents quelle incompréhension absolue l'Alle-

magne avait de l'honneur militaire et quelle ardeur elle apporta à violer toutes les lois de guerre. A l'heure du règlement des comptes, qui ne saurait plus beaucoup tarder, ces aveux signés de l'ennemi auront un double résultat : ils fortifieront notre volonté d'écraser à tout jamais le militarisme prussien dont de pareils actes sont l'aboutissement logique et détestable et ils accroîtront aussi notre admiration pour les nôtres qui ont supporté un pareil régime sans jamais désespérer de la Victoire...



Le général von Below qui mit à prix la tête de nos soldats restés dans les lignes allemandes, sans doute, mais dans leur propre pays, après la retraite de Charleroi.

Dès les premiers jours de l'occupation, les autorités militaires allemandes se préoccupèrent des soldats des armées alliées qui, lors de la retraite, étaient restés en arrière des lignes. Les perquisitions dans les maisons succédaient aux battues dans les bois. Mais sans très grand succès. C'est alors que parut, sur les murs des villages et des villes, l'avis suivant :

AVIS A LA POPULATION

Dans ces derniers temps, beaucoup de soldats de l'armée française habillés en civils ont été pris, cachés dans les villages et les bois...

... Il est sévèrement interdit à tous les habitants d'héberger ou secourir d'une manière quelconque de tels dispersés.

Jusqu'au 30 décembre, dernière limite, tous les habitants qui connaissent la retraite de pareils dispersés devront les indiquer au maire de leur commune.

Tous les maires devront transmettre ces réclamations à la Kommandantur jusqu'au 31 décembre.

Tout habitant qui, après ce délai, hébergerait ou secourrait des dispersés, sera fusillé immédiatement. En outre, la commune sera frappée d'une amende.

Le 26 décembre 1914.

Signé : Von BOCKELBERG,
Lieutenant-général,
Commandant des étapes.

Des prisonniers russes qui travaillaient tout près des lignes s'étant évadés, on publia à leur sujet un nouvel avis :

AVIS AU PUBLIC

Ordonnance

1° Les habitants du pays qui accueilleraient ou aideraient d'une manière quelconque des prisonniers russes évadés seront passibles de la même punition que s'ils avaient accueilli ou aidé des militaires français ou anglais, c'est-à-dire de la peine de mort, ou, dans des cas moins graves, de travaux forcés ou d'emprisonnement de trois ans au moins.

K. H. Qu. Terlancourt, le 12 juin.

Signé : Von BOERN.

Ces deux ordonnances posaient, devant la conscience des habitants et des soldats poursuivis, de graves et angoissants problèmes.

L'énormité des sanctions que les autorités allemandes avaient édictées les rendait invraisemblables. Il n'était pas admissible qu'on fusillât un soldat qui, dans l'espoir de rejoindre son corps, refusait de se constituer volontairement prisonnier. D'autre part, on ne pouvait comprendre qu'on fusillât un Français ou une Française parce qu'ils avaient abrité durant quelques jours un compatriote traqué par l'ennemi. « On donne un morceau de pain à un chien », disaient les habitants.

Certes, les Allemands avaient le droit et le pouvoir légal de faire des recherches, des enquêtes, des perquisitions, des

descentes imprévues dans tous les domiciles, des battues dans les champs et les bois. Ils pouvaient surveiller étroitement, contrôler avec un soin jaloux les allées et venues de chacun. Mais il est des actes qu'ils n'avaient pas le droit d'imposer aux habitants du pays qu'ils occupaient, si dure que pût être leur loi martiale, parce que ces actes constituaient des impossibilités morales.

Que les habitants après les avoir restaurés, disent aux soldats qu'ils avaient accueillis : « Vous ne pouvez pas rester », cela se conçoit. Que — étrangers sur la terre même de leur patrie, — ces soldats entrent dans la maison de leurs compatriotes, en sortent à leurs risques et périls, c'est normal. Qu'ils soient saisis même dans les maisons où ils ont trouvé un abri passager, parce que ces maisons ne jouissent d'aucun privilège spécial, c'est compréhensible. Mais qu'on oblige, sous peine de mort, les habitants d'un pays occupé à ne pas « parler » à des soldats de leur armée, à ne leur donner ni secours ni nourriture, à leur refuser tout appui, c'est les obliger, sous peine de mort, à une impossibilité morale, c'est les condamner tous, par préterition.

Tout cet appareil de sanctions sangui- naires, cet étalage de terrorisme, ne font que rendre plus odieuse encore la flagrante violation des conventions internationales au bas desquelles — avec les autres puis- sances, — l'Allemagne avait apposé sa signature.

LES EXÉCUTIONS

Les menaces des autorités allemandes, si inconcevables qu'elles fussent, n'en étaient pas moins pourtant une tragique réalité. Les soldats poursuivis, qui s'étaient cachés dans les mystérieuses retraites des maisons amies, comprirent leur devoir. Ils décidèrent de partir. J'ai sous les yeux le carnet d'un adjudant qui avait été recueilli dans un petit village non loin de Saint-Quentin, avec un de ses officiers : journellement il note ses espoirs et ses angoisses patriotiques, mais à la date fixée par l'ordonnance de la Kommandantur, les notes s'arrêtent brusquement. Quelques mots rapides indiquent sa résolution. Les délais étant sur le point d'expirer, il quitte avec son compagnon d'infortune l'hospita- lière demeure et se rend aux autorités allemandes.

Les dispersés, disait l'ordonnance... n'ont à craindre aucune punition en se livrant spontanément et volontairement.

Mais tous ne se rendirent pas. Il en est qui, dans l'espoir toujours caressé de traverser un jour les lignes pour rejoindre leur corps, s'enfuirent dans les bois.

Plusieurs réussirent dans leurs projets. D'autres furent moins heureux. Tombés entre les mains de l'ennemi, ils durent subir les révoltantes rigueurs de sa loi martiale. Des documents publics en témoignent.

Lorsque nos soldats entrèrent dans le petit village d'Autreville, au sud de Chauny, ils purent voir, sur un pan de mur encore debout, une affiche rouge toute neuve. Elle avait été sûrement apposée peu de jours avant le repli allemand. En voici le tragique contenu

AVIS

Il est porté à la connaissance de la population, pour la prévenir de nouveau, que le 27 novembre 1915, à Laon,

Le capitaine EDOUARD FAUCHER, du 205^e régiment de réserve, et à Fourmies,

Le soldat CAMILLE ROCHON, du

AVIS A LA POPULATION

Dans ces derniers temps beaucoup de soldats de l'armée française habillés en civils ont été pris, cachés dans les villages et les bois.

Lors de l'interrogatoire judiciaire ils ont déclaré le plus souvent ne pas s'être livrés à l'armée allemande de peur d'être fusillés.

Pourtant les dispersés, à moins qu'il ne se soient rendus coupables d'un véritable délit, n'ont à craindre aucune punition en se livrant spontanément et volontairement.

Au cas contraire, s'ils sont pris par l'autorité militaire, ils pourront être poursuivis comme soupçonnés d'espionnage.

Il est sévèrement interdit à tous les habitants d'héberger ou secourir d'une manière quelconque de tels soldats dispersés.

Jusqu'au 30 Décembre dernière limite, tous les habitants qui connaissent la retraite de pareils dispersés devront les indiquer au Maire de leur Commune.

Tous les Maires devront transmettre ces réclamations à la Kommandantur jusqu'au 31 Décembre.

Tout habitant qui après ce délai hébergerait ou secourrait des dispersés, sera fusillé immédiatement. En outre la Commune sera frappée d'une forte amende.

Le 26 Décembre 1914.

Signé : von Bockelberg,
Lieutenant-Général,
Commandant des Etapes.

Une affiche allemande qui constitue un document indéniable que les Allemands ont violé toutes les conventions internationales de la guerre.

148^e d'infanterie, ont été passés par les armes.

En contradiction aux ordres du 4 novembre 1915, chiffre 4, les nommés ci-dessus se trouvaient encore dans le territoire occupé après le 9 novembre 1915, date jusqu'à laquelle ils pouvaient se rendre volontairement aux autorités allemandes.

Le général en chef du corps d'armée.

L'officier qui découvrit cette affiche était précisément un ami personnel du capitaine Edouard Faucher. On juge de son émotion. Pieusement, comme on enlèverait d'une tombe un emblème sacré, il la fit enlever par ses soldats. Elle figurera désormais, témoin irrécusable, dans le triste « Musée des horreurs ».

Il convient, en effet, que le monde civilisé sache comment l'Allemagne traite ses prisonniers de guerre. Car les lois internationales sur la matière sont formelles : la date de la capture d'un officier ou d'un soldat n'a rien à voir dans leur application. Qu'un prisonnier militaire soit fait au cours d'un assaut dans une redoute, ou bien, à l'arrière des lignes, dans une retraite incertaine, il reste un prisonnier de guerre : la loi demeure intangible. Les ordres édictés par nos ennemis, le 4 novembre 1915, ne peuvent y apporter le moindre correctif.

Le texte de l'avis précédent — devenu s'ajoutant à d'innombrables témoignages, — établit à nouveau d'irréfutable façon que les autorités allemandes ont « passé par les armes » des prisonniers de guerre qui n'ont offert aucune résistance et qui, de ce fait, devaient leur être sacrés. Certes, « ils pouvaient se rendre volontairement », ainsi que le proclame le général ennemi. Mais ils ne l'ont pas fait, estimant qu'ils ne le devaient pas. Aussi longtemps, en effet, qu'un soldat garde l'espoir de servir sa patrie, son inéluctable devoir est d'éviter soit de déposer les armes, soit de renoncer à combattre. Exiger d'un militaire qu'on est impuissant à trouver et à saisir qu'il se rende volontairement, c'est exiger de lui un acte de lâcheté. Mais passer par les armes des soldats sans reproche, parce qu'ils sont restés fidèles à leur devoir et à leur drapeau, c'est reculer les bornes de l'ignominie.

LES DEUX DOCTRINES

L'horreur de ces exécutions, au lieu d'indigner les chefs de l'armée allemande, semble au contraire les inciter à renouveler leurs menaces.

« Il y a danger pour l'officier, déclarait jadis le grand état-major général, à se trouver entraîné par des courants moraux qui l'amèneraient à de fausses conceptions sur les fins propres de la guerre ».

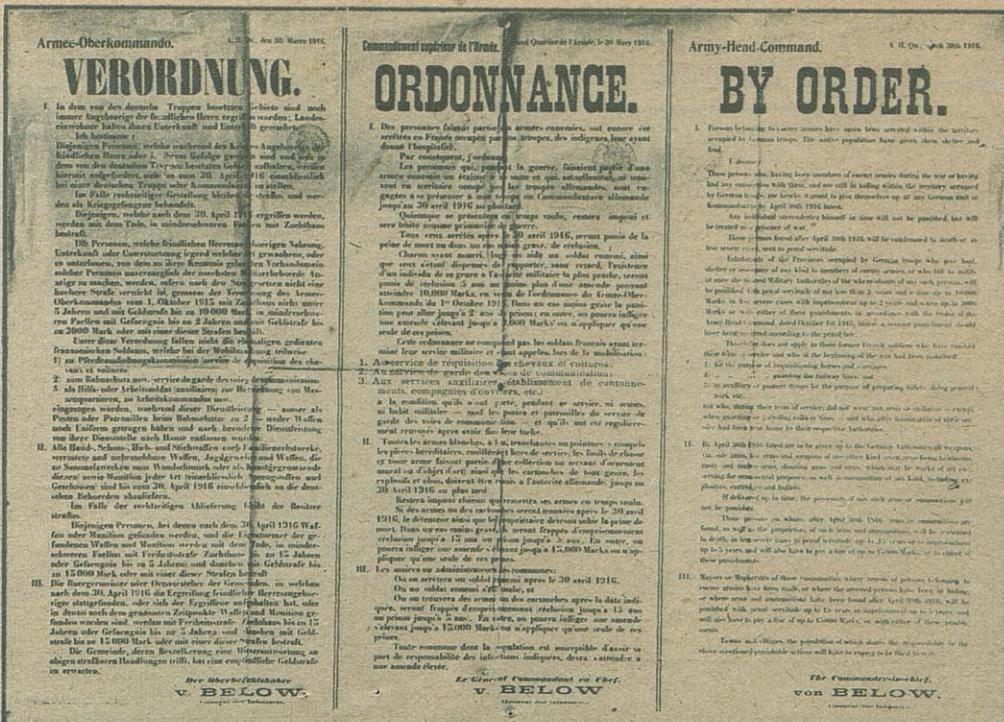
Les « fins propres de la guerre » exigent apparemment qu'on tue en soi tout sentiment d'humanité, car le 17 février 1916 le général en chef de l'armée récidive : il publie un nouvel ordre qui, au lieu d'atténuer les invraisemblables peines en vigueur, devait les confirmer et les aggraver.

Cependant, comme si l'adorable renaissance printanière de nos campagnes de France éveillait en son âme de Germain des sentiments moins barbares, au mois de mars 1916, il publie une nouvelle ordonnance aux sanctions moins tragiques :

Grand Quartier de l'armée, le 10 mars 1916.

Des personnes faisant partie des armées ennemies ont encore été arrêtées, en France occupée, par nos troupes, des indigènes leur ayant donné l'hospitalité.

J'ai vu



Un témoin dont les Allemands ne pourront pas récuser l'authenticité le jour du règlement des comptes.

Par conséquent, j'ordonne :
Les personnes qui, pendant la guerre, faisaient partie d'une armée ennemie ou étaient à sa suite et qui, actuellement, se trouvent en territoire occupé par les troupes allemandes; sont engagées à se présenter à une troupe ou commandantur allemande jusqu'au 30 avril 1916, au plus tard.
Quiconque se présentera en temps voulu restera impuni et sera traité comme prisonnier de guerre.
Ceux arrêtés après le 30 avril 1916 SERONT PUNIS DE LA PEINE DE MORT ou, dans un cas moins grave, de réclusion. Chacun ayant nourri, logé ou aidé un soldat ennemi ainsi que ceux s'étant dispensés de rapporter, sans retard, l'existence d'un individu de ce genre à l'autorité militaire la plus proche seront punis de réclusion, cinq ans au moins, plus d'une amende pouvant atteindre 10 000 marks, en vertu de l'ordonnance du Armée-Ober-Kommando du 1^{er} octobre 1915.

Von BELOW,
Général d'infanterie.

Avis au public.
Ordonnance.

1. Les habitants du pays qui accueilleraient ou aideraient d'une manière quelconque des prisonniers russes évadés seront passibles de la même punition que s'ils avaient accueilli ou aidé des militaires français ou anglais. c'est à dire: de la peine de mort, ou, dans des cas moins graves, de travaux forcés ou d'emprisonnement de trois ans au moins.
2. Les communes dans le district desquels des prisonniers russes seraient recueillis ou aidés seront punies de fortes amendes.

Les maires sont tenus à surveiller rigoureusement leurs communes à cet égard. Eux comme les habitants ont le devoir d'arrêter les personnes en question et de les amener immédiatement au commandant militaire le plus proche.

K. H. Qu. Tirleancourt, le 12 juin 1915.
signé **v. Boehn.**

Fac-similé d'une affiche placardée par les Allemands au sujet de l'aide accordée aux soldats russes par les Français des pays envahis.

« Un soldat ennemi, » le général oublie qu'il s'adresse à des Français qui n'ont pas perdu leur nationalité et pour qui les soldats français traqués sont — non pas des soldats ennemis, — mais des compatriotes et des alliés. Toutefois — malgré que les soldats arrêtés fussent encore passibles de la peine de mort, — nous sommes loin des pénalités contenues dans l'avis du 26 décembre 1914, de l'ordonnance du 12 juin 1915 et de l'avis ultérieur, trouvé dans les murs d'Ourcamp :

Ceux qui donnent asile, nourriture ou assistance à des membres d'une armée ennemie sont fusillés... rien de cela. Chacun, déclare l'ordonnance, ayant nourri, logé ou aidé un soldat ennemi sera puni de réclusion, cinq ans au moins, plus d'une amende pouvant

atteindre 10 000 marks, en vertu de l'ordonnance du Armée-Ober-Kommando du 1^{er} octobre 1915.

Si averti qu'on puisse être sur les méthodes de guerre des Allemands, sur leur « volonté de terrorisme », on ne parvient pas à se représenter des juges militaires siégeant dans un prétoire et condamnant calmement, froidement, des hommes à mort parce qu'ils ont occasionnellement accordé le droit d'asile à des soldats de leur pays ou parce qu'ils n'ont pas immédiatement dénoncé aux autorités allemandes la retraite où ils s'étaient réfugiés.

Ne se sent-on pas saisi d'une stupéfaction douloureuse, d'un sentiment d'horreur à la lecture de cette affiche ?

De l'étape 7. E. H. O. e : 11 août 1916.
En exécution du jugement du tribunal militaire siégeant à Laon, le 21 juin 1916, ont été CONDAMNÉS A MORT pour crimes commis après publication de l'ordre de M. le général en chef de l'armée, datant du 17 février 1916 :

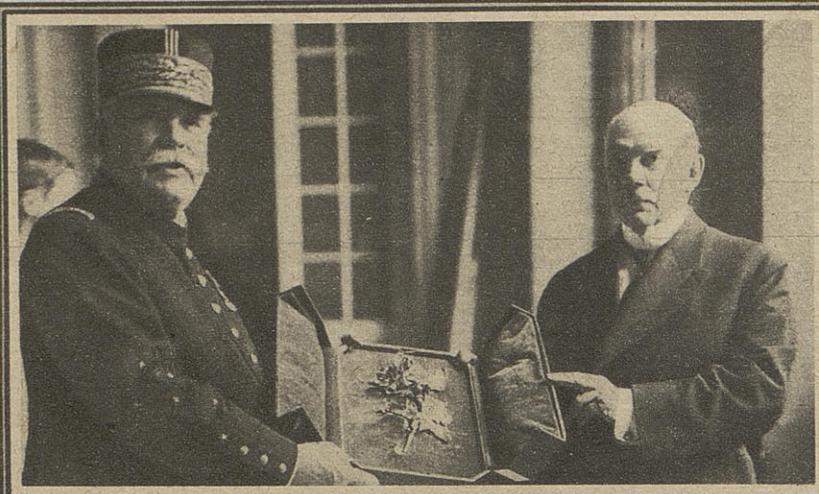
- 1^o LEMOINE, cultivateur à La Vallée.
 - 2^o BOIZARD, cultivateur à La Vallée.
 - 3^o ... NGUEVILLE, instituteur et greffier de la commune de...
 - 4^o ...v, cultivateur et conseiller municipal de Plaignes.
- Sus-nommés, ont accordé abri et secours à des soldats... ont séjourné, habillés en civil, derrière le front allemand..., la durée de novembre 1914 à mai 1916.
- 5^o LÉON OUDART, cultivateur et maire de Plaignes, parce que ce dernier n'a pas porté immédiatement à la connaissance des autorités allemandes les plus proches le séjour connu des soldats ennemis.
- En vertu du jugement, les condamnés ont été fusillés le 3 août 1916, à 5 h. 45 du matin.
- De plus, ont été punis :
- 6^o MAURICE BOIZARD, cultivateur à La Vallée, de quinze ans de réclusion.
 - 7^o Mme ROSA BOIZARD, née Caune, à La Vallée, de dix ans de réclusion.
 - 8^o RENÉ GAGNEAUX, boulanger à Aouste, de cinq ans de réclusion.
 - 9^o EMILE LAMBERT, aubergiste à la ferme Mon Idée, de trois ans de réclusion.
 - 10^o HENRI BOIZARD, cultivateur à La Vallée,
 - 11^o MARIE-LOUIS LEROI, ferme de l'Hopital,
 - 12^o EUGÈNE AUBRY, cultivateur à Oliviers, Chacun à trois ans de prison.

ETAPPEN KOMMANDANTUR
ECKELBERG, LAND.

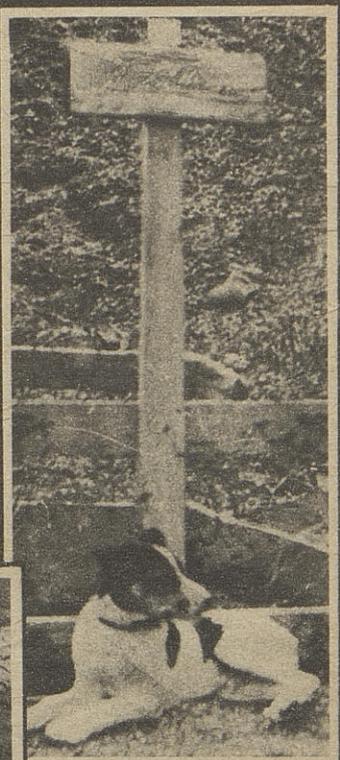
J'ai vu.
EN MARGE DE LA GUERRE



A Boston, les vétérans de l'amiral Farragut manifestent contre la piraterie allemande.



Le 15 septembre, l'ambassadeur Sharp a remis au général Joffre une palme d'or offerte par les Etats-Unis au vainqueur de la Marne, en souvenir de son voyage aux Etats-Unis.



Sur la tombe de son maître, tombé glorieusement, veille le fox d'un aviateur anglais.



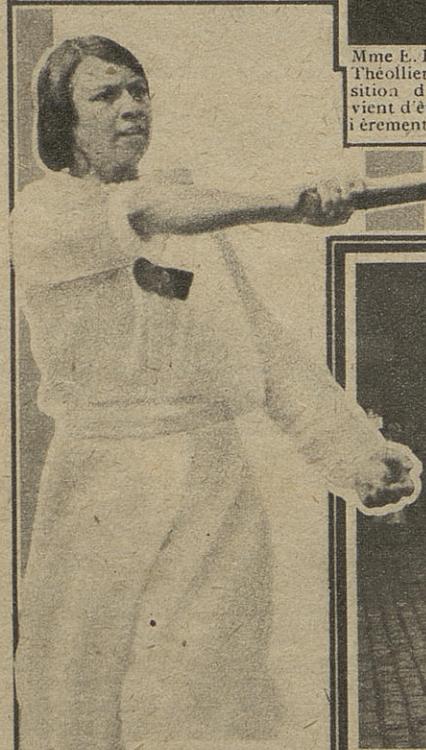
Mme E. Rey-Rochat de Théollier, dont l'exposition d'art décoratif vient d'être particulièrement remarquée.



La reine Éléonore de Bulgarie qui vient de mourir au château d'Euxinograd.



Cueilli au Mort-Homme, ce prisonnier allemand désespère les routés.



Miss Molla Bjurstedt, championne norvégienne de tennis.



Bien qu'affectant la plus grande sérénité, M. Turmel, député de Loudéac, veut échapper aux journalistes qui s'inquiètent de ses 25 000 fr. de billets de banque suisses trouvés à son vestiaire.



Miss Mary Brown, la meilleure joueuse de tennis des Etats-Unis.



Anton Lang, le célèbre Christ des processions d'Oberaumergau ou feldwebel de landsturm.



Sur le front de Moldavie, où nos alliés ont cristallisé l'offensive de Mackensen, le général Berthelot, chef de la mission française, s'entretenant avec le général russe Tcherbatscheff, commandant les forces russes.



Le lieutenant interprète Maurice Dekobra, qui vient de publier *Me sieurs les Tommies*.

J'ai vu.

UNE VICTIME INATTENDUE DE LA GUERRE : UNE BALEINE ÉCHOUÉE SUR LA CÔTE BASQUE



On trouva récemment, par un beau matin, son grand corps à sec dans une petite anse que forme la mer entre Saint-Jean-de-Luz et Biarritz. Et vite elle devient comme un lieu de pèlerinage pour tous les baigneurs qui vont savourer la douceur de vivre les beaux jours de septembre sur la divine côte basque. La baleine, que le flot indiffé-

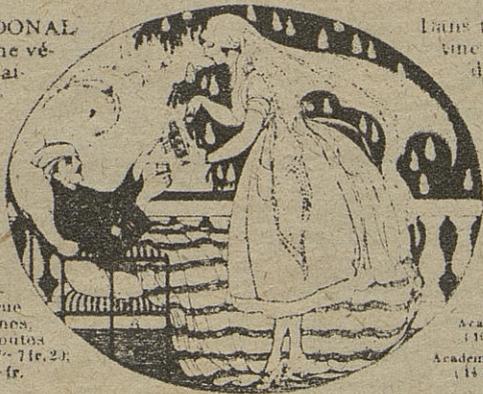
rent apporta de nuit sur la grève, avait au flanc une large blessure. Périt-elle ainsi par les canons de quelque patrouilleur qui prit pour un sous-marin son immense corps gris de fer, ou rencontra-t-elle quelque mine flottante qui, l'éventrant comme un vulgaire paquebot, l'envoya de vie à trépas? Encore une victime au compte des Boches.

URODONAL

lave le sang

L'URODONAL réalise une véritable saignée urinaire (acide urique, urates et oxalates).

Étab^l Chatelet, 2, rue Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le fl. fr. 11, 20, les 3 fl. 20 fr.



Dans toute caserne d'officier, dans tout sac de soldat, doit se trouver un Flacon d'URODONAL.

Composition Acad. de Médecine 118 nos. 18811. Académie des Sciences (14 dec. 1905).

Une cure d'URODONAL

vous délivrera de vos douleurs.

L'OPINION MÉDICALE :

Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet énergique dissolvant et mobilisateur qui est l'Urodonal. Celui-ci le chasse de partout, des fibres musculaires, des parois digestives qu'il alourdit, comme des tuniques vasculaires artérielles qu'il incruste, du derme qu'il empâte, comme des alvéoles pulmonaires et des éléments nerveux qu'il imprègne. D'où l'on voit la multiplicité d'effets bienfaisants résultant du lavage de l'organisme qui lui sert résumé et concrète tant d'indications thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discuter, c'est fâcheux ; il ne semble plus possible, à notre époque, d'en méconnaître et d'en contester la valeur.

D^r BETTOUX,

de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Globéol

donne de la force

Convalescence
Neurasthénie
Tuberculose
Anémie

La cure de GLOBÉOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur.



Augmentez la qualité et la quantité des globules rouges.

Renforcez votre tissu.

Étab^l Chatelet, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le fl. fr. 7, 20, les 3 flacons fr. 20 fr.

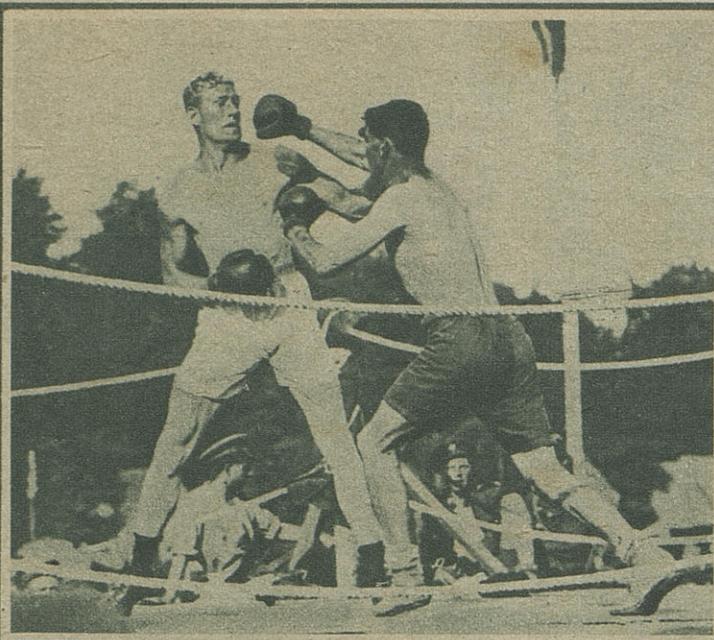
L'OPINION MÉDICALE :

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants ; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

D^r Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

« Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre. »

Docteur BELLONI TEMISTOCLE, Santa Sofia (Florence)



LE CÉLÈBRE BOXEUR BOMBARDIER WELLS FAIT DES ASSAULTS SUR LE FRONT.



SUR LE FRONT ANGLAIS : SILHOUETTES D'ÉCOSSAIS SE RENDANT AUX TRANCHÉES DES PREMIÈRES LIGNES AU CRÉPUSCULE. DOCUMENTS

PRIS LE 20 SEPTEMBRE, LORS DE LA DERNIÈRE ATTAQUE DE NOS ALLIÉS SUR LE FRONT À L'EST D'YPRES. ON SAIT QUE CE FUT UN GROS SUCCÈS.